

PLATON (427-347 av. J.-C.)

LA TRIPARTITION DE L'ÂME, DU CORPS ET DE LA CITE

LA RÉPUBLIQUE, Livre IX, 580d-581c,

in Œuvres complètes, sous la direction de L.Brisson, Flammarion, 2020, trad. G. Leroux, p. 1749-1750.

Dialogue entre SOCRATE (470-399 av. J.-C.) et GLAUCON (445- ? av. J.-C.), disciple de Socrate et frère aîné de Platon.

– [...] Si, de même que la cité est divisée en trois classes, l'âme de chaque individu est aussi divisée en trois, on en tirera à mon avis une démonstration supplémentaire.

– Laquelle?

– Celle-ci. Puisqu'il existe trois espèces de l'âme, il me semble qu'il y aura aussi trois espèces de plaisirs, propres à chacune d'elles. Il en sera de même pour les désirs et pour les principes de commandement.

– Que veux-tu dire? demanda-t-il.

– La première espèce, avons-nous affirmé, est celle par laquelle l'homme apprend, la deuxième, celle par laquelle il y a de l'ardeur. Quant à la troisième, en raison de son caractère polymorphe, nous n'avons pas pu la désigner d'un nom unique, qui lui soit propre, mais nous lui avons donné le nom de ce qu'il y a en elle de plus important et de plus fort : nous l'avons en effet appelée « espèce désirante », à cause de la force des désirs relatifs à la nourriture, à la boisson, aux plaisirs d'Aphrodite et à tout ce qui leur est associé. Nous l'avons aussi appelée « amie de l'argent », parce que c'est principalement avec de l'argent que les désirs de ce genre trouvent à se satisfaire,

– Ce sont des appellations correctes, dit-il.

– Si donc nous affirmions que le plaisir de cette espèce et son affection se portent vers le profit, ne disposerions-nous pas d'un principe de base pour appuyer notre raisonnement, de manière à clarifier pour nous de quoi il s'agit chaque fois que nous parlerions de cette partie de l'âme? En l'appelant « amie de l'argent et amie du profit », ne la désignerions-nous pas correctement?

– C'est en tout cas l'opinion que je m'en fais, dit-il.

– Mais dis-moi, l'élément d'ardeur, n'affirmerons-nous pas qu'il rend toujours tout entier vers le pouvoir, la victoire et la renommée?

- Si, certainement.

_ Si donc nous déclarions qu'il est « ami de la victoire »

et « ami de l'honneur », serait-ce approprié?

– Ce serait tout à fait approprié,

– Mais l'espèce par laquelle nous apprenons, il est évident pour chacun qu'elle est toujours tout entière orientée vers la connaissance de la vérité, où qu'elle soit, et que, parmi les espèces de l'âme, elle est celle qui se soucie le moins des richesses et de la réputation.

- Oui, et de loin.

_ Si nous l'appelions « amie du savoir » et « amie de la sagesse », philosophe, ne la désignerions-nous pas de la manière qui convient?

- Si, nécessairement.

_ Or, repris-je, dans les âmes de certains, c'est cette espèce qui commande, alors que chez d'autres, c'est l'une des deux autres, selon la situation?

_ C'est bien le cas, dit-il.

_ C'est pour cette raison que nous affirmons qu'il existe trois genres d'hommes principaux, le philosophe, l'ami de la victoire et l'ami du profit.

PHEDRE, [246, 253] : LE CHAR AILE DE L'ÂME

traduction Mario Meunier (1922)

Dialogue avec SOCRATE (470-399 av. J.-C.)

[246] [...] l'âme ressemble aux forces combinées d'un attelage ailé et d'un cocher. Tous les chevaux et les cochers des dieux sont bons et de bonne race ; ceux des autres êtres sont formés d'un mélange. Chez nous d'abord, le chef de l'attelage dirige deux chevaux ; en outre, si l'un des coursiers est beau, bon et de race excellente, l'autre, par sa nature et par son origine, est le contraire du premier. Nécessairement donc la conduite de notre attelage est difficile et pénible. Mais pour quelle raison, un être vivant est-il donc désigné, tantôt comme mortel, tantôt comme immortel : c'est ce qu'il faut essayer d'expliquer. Tout ce qui est âme prend soin de tout ce qui est sans âme, fait le tour du ciel tout entier et se manifeste tantôt sous une forme et tantôt sous une autre. Quand elle est parfaite et ailée, elle parcourt les espaces célestes et gouverne le monde tout entier. Quand elle a perdu ses ailes, elle est emportée jusqu'à ce qu'elle s'attache à quelque chose de solide ; là, elle établit sa demeure, prend un corps terrestre et paraît, par la force qu'elle lui communique, faire que ce corps se meuve de lui-même. Cet ensemble, composé et d'une âme et d'un corps, est appelé être vivant et qualifié de mortel par surnom. Quant au nom d'immortel, il ne peut être défini par aucun raisonnement raisonné ; mais, dans l'impossibilité où nous sommes de voir et de connaître exactement Dieu, nous nous l'imaginons comme un être immortel ayant une âme et possédant un corps, éternellement l'un à l'autre attachés. Toutefois, qu'il en soit de ces choses et qu'on en parle ainsi qu'il plaît à Dieu ! Recherchons, quant à nous, la cause qui fait que l'âme perd ses ailes et les laisse tomber. Elle est telle que voici. La force de l'aile est par nature de pouvoir élever et conduire ce qui est pesant vers les hauteurs où habite la race des dieux. De toutes les choses attenantes au corps, ce sont les ailes qui le plus participent à ce qui est divin. Or ce qui est divin, c'est le beau, le sage, le bon et tout ce qui est tel. Ce sont ces qualités qui nourrissent et fortifient le mieux l'appareil ailé de l'âme, tandis que leurs contraires, le mauvais et le laid, le consomment et le perdent.

[253] [...] Ayant distingué, au début de ce mythe, trois parties en chaque âme, j'ai assimilé les deux premières à deux chevaux et la troisième à un cocher. Continuons à nous servir encore de ces mêmes figures. Des deux chevaux, disions-nous, l'un est bon, l'autre est vicieux. Il reste à dire maintenant, puisque nous ne l'avons pas dit, en quoi consiste l'excellence de l'un et le vice de l'autre. Le premier a, des deux, la plus belle prestance ; sa forme est élancée et découplée ; il a l'encolure haute, les naseaux recourbés, la robe blanche, les yeux noirs ; il est avec tempérance et pudeur amoureux de l'estime, et pour ami, il a l'opinion vraie ; sans qu'on le frappe, par simple exhortation et par seule raison, il se laisse conduire. Le second au contraire est tortu, épais, jointuré au hasard ; il a le cou trapu, l'encolure épaisse, le visage camard, la robe noire, les yeux glauques ; il est sanguin, ami de la violence et de la vantardise ; velu tout autour des oreilles, il est sourd, et n'obéit qu'avec peine à l'aiguillon et au fouet.

TIMÉE, 69e-71a,

in Œuvres complètes, sous la direction de L. Brisson, Flammarion, 2020, trad. L. Brisson, p. 2028-2029.

[...] le dieu commença par y mettre de l'ordre, puis il s'en servit pour constituer cet univers-ci, qui est un vivant unique comprenant en lui tous les vivants mortels aussi bien qu'immortels. Et, des vivants divins, il devient lui-même le démiurge, tandis qu'il a confié le soin d'engendrer les vivants mortels à ceux qui étaient nés de lui. Ces derniers, à son imitation, entreprirent, après qu'ils eurent reçu le principe immortel de l'âme, de façonner au tour pour lui un corps mortel et, à ce corps, ils donnèrent pour véhicule le corps tout entier cependant qu'ils établissaient dans ce dernier une autre espèce d'âme, celle qui est mortelle et qui comporte en ci elle-même des passions terribles et inévitables: d'abord le plaisir, le plus important appât qui provoque au mal, ensuite les douleurs, qui éloignent du bien, et encore la témérité et la peur, un couple de conseillers peu sages, l'emportement rebelle aux exhortations, et l'espérance, facile à décevoir. Ayant fait un mélange avec ces passions, la sensation irrationnelle et le désir de qui vient toute entreprise, ils ont constitué l'espèce mortelle en se soumettant à la nécessité.

Voilà justement pourquoi, craignant de souiller l'espèce divine, ils profitent de ce que la contrainte exercée par la nécessité n'était pas totale pour établir à part dans une autre demeure sise dans le corps l'espèce mortelle, après l'avoir séparée par un isthme et par une frontière édifiés entre la tête et la poitrine, en plaçant, entre les deux, le cou), en guise de séparation. C'est dans la poitrine et dans ce qu'on appelle le thorax qu'ils ont installé l'espèce mortelle. Et, puisque l'une de ses parties est naturellement meilleure, et l'autre moins bonne, ils établissent dans la cavité du thorax une nouvelle séparation, comme on sépare le lieu de séjour des hommes de celui des femmes, et ils dressent entre eux le diaphragme pour servir de cloison.

Ainsi la partie de l'âme qui participe au courage et à l'ardeur, celle qui cherche la victoire, ils l'établirent plus près de la tête, entre le diaphragme et le cou, pour qu'elle prêtât l'oreille à la raison, et pût se joindre à elle pour contenir par la force la meute des désirs, toutes les fois que ces derniers refuseraient tout net de se soumettre aux prescriptions transmises par la raison du haut de la citadelle. Quant au cœur, le nœud des veines et la source du sang qui circule impétueusement à travers tous les membres, ils l'établirent au poste de garde, pour que, quand la partie agressive bouillirait de colère, parce que la raison aurait signalé qu'une action injuste se prépare du côté des membres à l'extérieur ou encore qu'une action injuste trouve son origine dans les appétits à l'intérieur, aussitôt, à travers l'ensemble du réseau de passages étroits, tout ce qui dans le corps est capable de sensation, tout ce qui est susceptible de percevoir avertissements et menaces devienne docile et suive en tout la partie la meilleure, lui permettant ainsi de dominer sur tous les membres.

Et quant au tressaillement du cœur, lorsqu'un danger menace et que la colère monte, ils ont, parce qu'ils savaient que c'est par l'action du feu que se produirait tout ce gonflement chez les gens en colère, ménagé un renfort, en greffant sur le cœur le poumon, qui est avant tout une substance molle et exsangue et qui par ailleurs possède, percées en son intérieur, des cavités comme celles d'une éponge, afin que, recevant aussi bien de l'air que de la boisson, il puisse rafraîchir le cœur, quand il s'échauffe, en lui permettant de souffler et de se détendre: et, s'ils ont ouvert les canaux de la trachée qui mènent au poumon, s'ils ont disposé le poumon tout autour du cœur comme un coussin, c'est pour que, quand l'emportement, dans le cœur, serait à son comble, celui-ci, parce qu'il rebondirait contre un objet qui cède et qu'il se trouverait rafraîchi, puisse, en souffrant moins, se mettre davantage aux côtés de l'espèce agressive, au service de la raison.

Puis l'espèce d'âme qui désire nourritures, boissons et tout ce dont le corps crée naturellement le besoin, cette partie, ils l'ont établie dans l'espace compris entre le diaphragme et la frontière constituée par le nombril, cependant qu'ils fabriquaient dans tout cet espace une sorte de mangeoire destinée à permettre au corps de se sustenter; aussi est-ce là précisément qu'ils enchaînèrent cette partie de l'âme comme si c'était une bête sauvage; mais nourrir était une conséquence nécessaire, dès là que devait exister un jour une race mortelle. C'est donc pour que, sans cesse occupée à se repaître dans sa mangeoire et habitant le plus loin possible de la partie qui délibère, elle accablât le moins possible de tumulte et de bruit la partie la plus puissante et la laissât délibérer en paix sur l'intérêt commun du tout et de ses parties, c'est pour cette raison, dis-je, qu'ils lui ont assigné ce poste.